

# Conclusion

(version française)  
Francis Feeley

**« Une même loi pour le lion et pour le bœuf,  
c'est l'oppression. »  
--William Blake**

Après avoir assuré leur prédominance au début de l'époque du capitalisme, les hommes blancs d'Europe et d'Amérique furent en mesure de perpétuer et d'institutionnaliser cette prédominance dans le système capitaliste naissant, particulièrement en monopolisant les emplois de cadres supérieurs et autres postes de haut niveau. Les propriétaires d'esclaves étaient surtout des Blancs, les esclaves, eux, étaient des Noirs. Les économies tribales déplacées étaient celles de peuples indigènes. Les petits agriculteurs indépendants étaient des hommes blancs qui cultivaient la terre des Indiens d'Amérique; ils organisaient la production selon les règles du patriarcat : le travail des femmes et des enfants était habituellement sous le contrôle du chef de famille et du propriétaire.<sup>1</sup>

Comme nous l'avons vu dans les différents chapitres de ce livre, les femmes n'ont pas connu une seule et même oppression en tant que femmes. Les luttes de groupes subalternes cherchant à modifier ou dépasser le statu quo ont joué un rôle essentiel dans la transformation historique des relations de genre. Au XVIIIe siècle, les femmes blanches instruites contestèrent la légitimité de la domination masculine qui faisait partie de la nouvelle idéologie républicaine, et qui leur paraissait même plus répressive que l'ancien ordre aristocratique. Au XIXe siècle, les femmes blanches de la même classe sociale réussirent à s'affranchir de la conception républicaine dominante de la féminité les reléguant aux tâches familiales : selon elles, ces tâches comprenaient les soins prodigués aux enfants, aux malades et aux nécessiteux. Elles commencèrent à faire du bénévolat, puis trouvèrent des emplois dans les services sociaux, et à la fin du XIXe siècle, elles se tournèrent vers l'enseignement primaire et finalement des activités politiques.

Au cours du XIXe siècle, des relations de classes sociales différentes furent à l'origine d'une production différente dans les diverses régions des États-Unis. Le Sud était dominé par une agriculture esclavagiste, le Nord-est par le capitalisme industriel naissant, le Sud-ouest (alors partie du Mexique) par le système des haciendas, le centre rural par des exploitations familiales indépendantes dont la production était commercialisée à une petite échelle, et l'Ouest par une variété de formes tribales centrées sur la chasse, la cueillette ou l'agriculture, dans de nombreux cas, caractérisées par des relations coopératives et égalitaires. Vivant dans ces différents systèmes économiques et appartenant à des classes sociales différentes, les femmes avaient des vies très différentes d'un point de vue économique.

Cependant, avant même la fin du XIXe siècle, le capitalisme industriel était devenu la forme de production prédominante, supplantant la production artisanale ainsi que les

---

<sup>1</sup> Mon analyse qui suit est influencée par deux sources majeures : le travail de deux économistes à l'Université de Massachusetts, Teresa L. Amott et Julie A. Matthael, Race, *Gender & Work: A Multicultural Economic History of Women in the United States* (Boston: South End Press, 1991), et celle d'Anthony Wilden, Professeur émérite de communication à l'Université Simon Fraser à Vancouver en Canada, *Man And Woman, War And Peace* (New York: Routledge & Kegan Paul Inc., 1987). Voir aussi, pour une analyse contemporaine de la représentation masculine des femmes, l'article de Sylvie Tissot, « Une midinette aux ongles laqués » in *Le Monde diplomatique* (février 2008), <http://www.monde-diplomatique.fr/2008/02/>, visité le 8 février 2008.

plantations du Sud et les économies tribales. Aujourd'hui, les salariés représentent plus de 90% des travailleurs; les travailleurs indépendants, y compris les hommes d'affaires indépendants, constituent l'autre partie. L'essor du capitalisme a poussé les femmes dans ce même système de travail salarié et les a réparties en classes sociales selon la hiérarchie capitaliste.

Les détenteurs de la richesse (actions et obligations) dirigent maintenant rarement la production; ce sont plutôt des directeurs salariés qui ont cette fonction. Si la classe capitaliste est sans doute moins reconnaissable, elle n'en demeure pas moins une petite élite dominante. Il y a vingt ans, en 1986, les très riches (le 1% des ménages les plus riches) possédaient 35% de la richesse totale des États-Unis, plus de 70 fois la part qu'ils auraient eue si la richesse avait été également répartie. Les 10% de ménages les plus riches possédaient 72% de toute la richesse, soit sept fois la part équitable. Quatorze ans plus tard, la concentration de la richesse et l'augmentation de la pauvreté avaient conduit à un déséquilibre encore plus grand. Les 10% d'adultes les plus riches détenaient 85% de tous les avoirs, et la moitié la moins riche de la population mondiale adulte, 1% de la richesse mondiale. Cette concentration extrême de la richesse n'a fait qu'augmenter depuis 2000, une concentration des loisirs et du pouvoir sur les autres, dans les mains d'un petit nombre de gens, essentiellement des hommes. Cette concentration du pouvoir économique, politique et culturel dans moins en moins de mains est perpétuée de génération en génération par des lois sur les successions et des coutumes sociales favorables aux riches.<sup>2</sup>

Les coutumes sociales comprenant le genre, la race-l'ethnicité et les relations de classe ne sont ni transhistoriques ni indépendantes. Dans un rapportage pour le *Boston Globe* sur l'inégalité parmi les femmes, Diane Lewis a écrit en mai 2004 :

Une indication de la différence entre les femmes blanches et les femmes noires est le salaire. Les femmes blanches ne gagnent que 73% de ce que gagnent des Blancs, selon une étude de l'Institute for Women's Policy Research de Washington D.C.. Par contraste, les femmes d'origine asiatique 68%, les Afro-américaines 64%, les Amérindiennes 58% et les femmes hispaniques 51%. L'étude comprenait les cadres et les salariés les mieux payés.<sup>3</sup>

Il est artificiel de parler de ces relations sans prendre en compte la période et le lieu, et sans les relier entre elles. En même temps, sans les retirer de leur contexte, il est impossible de comprendre la situation économique très contrastée des femmes.

Une pyramide reflétant le pouvoir des femmes n'est pas un système fermé comme une machine à vapeur qu'on regarde de l'extérieur et qu'on s'attend à comprendre, et ce n'est pas une sorte d'ordre naturel comme dans l'idée platonicienne de la grande chaîne de l'être. Connaître de l'intérieur la structure du système, ce qui est le seul endroit réel d'où nous pouvons la percevoir ( du fait que nous sommes dans ce système et que ce système est en

---

<sup>2</sup> Sources: World Institute for Development Economics Research, « The World Distribution of Household Wealth » à <http://www.wider.unu.edu/research/2006-2007/2006-2007-1/wider-wdhw-launch-5-12-2006/wider-wdhw-report-5-12-2006.pdf>, visité le 15 janvier 2008. Comparer aussi l'inégalité économique décrite dans « Scandal at the Fed? Doctoring the Numbers on Wealth Concentration », in *Dollars & Sense, Magazine of Social Justice* No.125 (April 1987), à <http://www.endgame.org/primer-wealth.html>, avec la description de James M.Cypher in, « Slicing Up at the Long Barbeque: Who Gorges, Who Serves, and Who Gets Roasted? » in *Dollars and Sense*, 2007, à <http://www.dollarsandsense.org/archives/2007/0107cypher.html>, visité le 15 janvier 2008.

<sup>3</sup> Diane E. Lewis, « Inequality among women explored », in *The Boston Globe*, le 7 mai, 2004, [http://www.boston.com/business/articles/2004/05/07/inequality\\_among\\_women\\_explored/](http://www.boston.com/business/articles/2004/05/07/inequality_among_women_explored/), visité le 18 janvier 2008.

nous) nous permet d'utiliser toutes nos facultés mentales (y compris les sensations, la raison et la volonté) pour juger de la légitimité de cette hiérarchie de pouvoirs où chaque pouvoir dépend d'un pouvoir supérieur, sans limiter notre capacité au seul raisonnement, à l'exclusion de nos autres facultés mentales. Partie vivante de ce système, nous devons utiliser toutes nos facultés, toute notre intelligence humaine pour comprendre le sens de notre expérience collective et prendre connaissance des stratégies possibles de changement positif.<sup>4</sup>

Figure 1

M

F

Fig. 1.- Analyse du genre qui implique que tous les hommes sont au-dessus de toutes les femmes.

Dans ce schéma, la pyramide représente la structure de pouvoirs inégaux aux États-Unis : une petite minorité d'hommes au sommet de cette structure politique, la ligne horizontale du genre indique que tous les hommes dominent toutes les femmes.

---

<sup>4</sup> Anthony Wilden, *The Rules of the Game*, New York : Routledge and Kegan Paul, Inc., 1987, p. 74. Voir aussi Antonio Damasio, *Descartes' Error: Emotion, Reason, and the Human Brain* (London, 2005) pour une discussion scientifique des erreurs épistémologiques importantes concernant la compréhension de l'esprit humaine.

Figure 2

M

F

En fait, la ligne du genre monte comme dans le schéma 2.

Une minorité de femmes ont la possibilité d'ascension sociale et se situent politiquement au-dessus des hommes. En même temps, cependant, tous les hommes sont au-dessus de certaines femmes. Par exemple, quelques femmes sont plus privilégiées que des hommes, cependant il y a toujours des femmes qui sont moins privilégiées que les hommes les plus opprimés. Finalement l'oppression politique existe parmi les femmes (voir Shulamith Firestone, *The Dialectics of Sex*, New York : William Morrow & Co., 1970)

Le genre, la race-l'ethnicité et la classe sociale ne sont pas des catégories naturelles ou biologiques immuables dans le temps et les différentes cultures. Au contraire, ce sont les sociétés qui créent ces catégories; elles apparaissent et se transforment au cours de l'histoire et elles-mêmes transforment l'histoire. Même si les sociétés les justifient souvent comme "naturelles" ou "dictées par dieu", l'idée que les sociétés se font du comportement féminin et masculin appropriés a varié énormément au cours de l'histoire et selon les cultures. Des concepts et des pratiques de la race ou de l'ethnicité, généralement justifiés par la religion ou la biologie, ont aussi varié au cours du temps, reflétant la politique, l'économie et l'idéologie d'une époque précise, et à leur tour, renforçant ou transformant la politique, l'économie et l'idéologie.<sup>5</sup>

Le genre, la race, l'ethnicité et la classe sociale sont des processus historiques interdépendants qui se déterminent mutuellement, plutôt que des systèmes séparés. En premier lieu, il nous faut reconnaître qu'il est difficile de décider si une pratique économique constitue une oppression de classe, de genre ou de race : par exemple, l'esclavage au sud des États-Unis fut à la fois un système d'oppression de classe (des esclaves par les planteurs) et d'oppression raciale ou ethnique (des Africains par les Européens). Mais selon la conclusion de Louise Kamara dans son article au chapitre 9 de cette anthologie, « Les relations entre les femmes esclaves et les hommes blancs et noirs en Amérique », l'oppression subie par les

---

<sup>5</sup> Teresa Amott. et Julie Matthaei, "Seeking Beyond History," chapitre 11 in Amott et Matthaei, op. cit., pp. 349-356.

femmes noires fut surdéterminée par la hiérarchie de pouvoirs qui perpétuait le système de l'esclavage dans les États du Sud.

Les Noirs étaient la propriété des Blancs dont la seule préoccupation était de satisfaire leur besoin de main d'œuvre dans le Nouveau Monde. Mais si elles étaient forcées de travailler, les femmes noires étaient victimes d'abus sexuels de la part de leur maître, dont le but était d'une part, de déshumaniser les femmes esclaves et d'autre part, de prouver aux hommes noirs leur infériorité. A cause de cela et des punitions qu'elles encouraient quand elles se soustrayaient aux exigences sexuelles de leur maître, les femmes esclaves souvent ont plus souffert que les hommes noirs durant la période de l'esclavage.<sup>6</sup>

Deuxièmement, il semble évident qu'une personne ne subit pas ces différents processus de domination et de subordination séparément. Comme le montrent Rebecca Reviere et Vernetta D.Young au chapitre 10 « Les femmes dans les prisons aux États-Unis : derrière les barreaux du patriarcat » ; il n'y a pas d'oppression de genre générique qui soit vécue par toutes les femmes indépendamment de leur race, de leur ethnicité ou de leur classe.

Pour les femmes de couleur, les nombreuses conséquences qu'entraîne une société raciste et sexiste limitent leurs possibilités et leurs ressources. Ce cadre de vie où les femmes sont en position de faiblesse explique les choix qu'elles font dans leur vie quotidienne. Certains de ces choix les conduisent en prison. Nous ne prétendons pas qu'elles soient irréprochables; nous suggérons que, pour nous rendre compte du sort des femmes en prison, il est utile d'examiner les structures sociales plutôt que simplement le comportement individuel de ces femmes qui ont si peu de pouvoir et si peu de ressources.<sup>7</sup>

Les articles descriptifs de ce livre montrent qu'il n'y a d'expérience commune ni dans les questions de genre, ni dans les questions de race ou d'ethnicité, ni même de classe sociale dans le cas de personnes de races, d'ethnicités et de classes différentes. Il n'y a pas d'expérience commune de l'oppression de genre chez les femmes.

Au cours de l'histoire des États-Unis, les femmes n'ont pas subi la même oppression en tant que femmes. L'expérience du genre, de la race, de l'ethnicité et de la classe sociale a été une combinaison de forces qui ont eu un rôle déterminant dans la vie et le travail des femmes américaines. Alors que chacun de ces concepts n'a qu'une valeur explicative très limitée, ensemble ils forment la base d'une analyse approfondie du rôle des femmes dans la société américaine.<sup>8</sup>

Nous concluons par une citation tirée de l'article de Caroline de Pottél, « Envie et communication : le poison de la culture patriarcale » dans lequel elle arrivait à la conclusion après une vie d'études psychanalytiques de femmes :

La route menant à une vie où s'offrent plus de choix, demande moins d'égoïsme ou de dévaluation de soi et d'idéalisation de l'autre. Dans le contexte des hiérarchies,

---

<sup>6</sup> cf chapitre 9, « Slave Women's Relations to White and Black Men in America », par Louise Kamara.

<sup>7</sup> cf chapitre 10, « Women in US Prisons: Behind the Bars of the Patriarchy », par Rebecca Reviere, and Vernetta D. Young.

<sup>8</sup> Amott et Matthaëi, « Race, Class, Gender, and Woman's Work : A Conceptual Framework », chapitre 2 in Amott et Matthaëi, op. cit., p. 27.

cela signifie avoir suffisamment confiance en soi pour ne pas se laisser prendre par la culture populaire (idéal standardisé) ou les croyances des privilégiés pour se sentir complet. Au contraire, chaque homme et chaque femme devient la personne la meilleure qu'il ou qu'elle puisse être, sans être obsédé(e) par une solution externe. L'écart entre le moi et les autres devient plus juste lorsqu'on comprend les blessures du passé. Cela permet à chaque homme ou femme d'éprouver plus de satisfaction dans les domaines qui comptent vraiment pour lui ou elle. L'envie provoquée dans une hiérarchie patriarcale peut être un signal conduisant au changement, pas une vie de tourment intérieur. L'envie peut être reconnue, pas chassée ou infligée à d'autres, mais une occasion de s'orienter dans de nouvelles directions.<sup>9</sup>

Sur cet appel éloquent pour que nous fassions preuve d'une intelligence plus large pour reconnaître les réalités de notre propre oppression et de notre rôle dans l'oppression des autres, nous mettrons fin à ce débat sur les aspects sensibles du patriarcat, qu'il soit en gestation, en train de se mettre en place, ou qu'il ait atteint sa maturité, ainsi que sur la manière dont il a servi à reproduire, perfectionner et finalement assurer l'hégémonie culturelle américaine selon les lois de l'économie de marché libre.

\*\*\*

## **Conclusion**

**(English version)**

**Francis Feeley**

**One Law for the Lion and the Ox is Oppression.  
--William Blake**

After establishing their dominance in the early capitalist period, white men in Europe and America were able to perpetuate and institutionalize this dominance in the emerging capitalist system, particularly through the monopolization of managerial and other high-level jobs: Slave owners were mostly white males, slaves were Black. The displaced tribal economies were the societies of indigenous peoples. Independent family farmers were headed by white males who farmed the American Indian homeland; they organized production in a patriarchal manner, with women and children's work defined by and subordinated to the male household head and property owner.\*1

As we have seen in the chapters of this book, women historically have not experienced a single common oppression as women. Central to the historical transformation of gender relationships has been the struggles of subordinated groups to redefine or transcend the status quo. In the 18<sup>th</sup> century, educated white women challenged the legitimacy of gender-specific domination embedded in the new Republican ideology, which many began to feel was even more repressive as the old aristocratic order. In the 19<sup>th</sup> century, this same social class of white women succeeded in escaping from the prevailing, domestic view of Republican

---

<sup>9</sup> cf chapitre 6, « Envy in the Mind and Interrelations: Toxicity of Patriarchal Culture », par Dr. Caroline de Pottél.

womanhood by arguing that homemaking included caring for children, and the sick and needy. They began to engage in volunteer work, social homemaking careers, and in the late 19<sup>th</sup> century they turned to elementary school teaching and eventually to political organizing.

Throughout the 19<sup>th</sup> century, different social class relations in the United States organized production in different regions of the country. The South was dominated by slave agriculture, the Northeast by emerging industrial capitalism, the Southwest (then part of Mexico) by the hacienda system which carried over many elements of the feudal manor into large-scale production for the markets, the rural Midwest by independent family farms that produced on a small scale for the market, and the American Indian West by a variety of tribal forms centered in hunting and gathering or agriculture, many characterized by cooperative, egalitarian economic relations. Living within these different labor systems, and in different class positions within them, women led very different economic lives.

Before the end of the 19<sup>th</sup> century, however, industrial capitalism had become the dominant form of production, displacing artisans and other small producers along with slave plantations and tribal economies. Today, wage labor accounts for over 90 percent of employment; self employment, including family businesses, accounts for the remaining share. With the rise of capitalism, women were brought into the same labor system, and polarized according to the capitalist-wage labor hierarchy.

Owners of wealth (stocks and bonds) now rarely direct the production process; instead, salaried managers ... take on this function. While the capitalist class may be less identifiable, it still remains small and dominant elite. Twenty years ago, in 1986, the super-rich (the richest ½ of one percent of the *households*) owned 35 percent of the total wealth in our country, over 70 times the share they would have had if wealth were equally distributed. The richest 10 percent of all households owned 72 percent of all wealth, over seven times their fair share. Fourteen years later, the concentration of wealth and the spread of poverty had evolved toward a even greater imbalance: the richest 1% of *adults* owned 40% of the world's total assets in the year 2000. The richest 10% of *adults* accounted for 85% of total assets, and the bottom half of the world *adult population* owned 1% of global wealth. This extreme concentration of wealth has continued since 2000. It signifies a concentration of leisure and power over others into the hands of a small number of people, mostly men. This concentration of economic, political, and cultural power into fewer and fewer hands is perpetuated from generation to generation by favorable inheritance laws and social customs. \*2

The social customs involving gender, race-ethnicity, and class relationships are neither transhistorical nor independent. Diane Lewis reported on the inequality among women in the *Boston Globe* in May 2004:

One measure of the difference between white and minority women is pay. White females earn 73 cents for every dollar earned by a white male, according to a study released last month by the Institute for Women's Policy Research in Washington, D.C. By contrast, Asian women earn 68 cents, African-American women, 64 cents, Native American women, 58 cents, and Latina women earn 51 cents per dollar. The study included executives and frontline workers.\*3

It is artificial to discuss these relationships outside of historical time and place, and separately from one another. At the same time, without abstracting these relationships, it is impossible to make sense of women's disparate economic experiences.

A gender power pyramid is not a *closed system* like a steam engine that we can look at from the outside and expect to understand, and it is not some kind of *natural order*, as reflected in the Platonic idea of *The Great Chain of Being*. Experiencing the structure of this system from within, which is the only real location from which we are able to perceive it (by virtue of the fact that we are in this system and this system is in us), enables us to use all our mental faculties (including memory, sensation, reason, and will-power) to evaluate the *legitimacy* of this dependent power hierarchy, and not just employ our capacity for *logic*, to the exclusion of our other mental properties. Because we are a living part of this system, we must employ all our faculties of human intelligence to understand the meaning of our collective experience and become cognizant of the possible strategies for positive change. \*4

A gender analysis in Figure 1 implies that all men are placed above all women.

Figure 1

M

F

In this figure, the pyramid represents the unequal power structure of the United States, with a small minority of men at the top of this political structure; the horizontal gender line indicating that all men dominate all women.

In fact the gender line is upward sloping as in Figure 2.



Figure 2

M

F

A minority of women is allowed some upward mobility and ranks politically above men. At the same time, however, all men have some women below them. For example there are some women who are more privileged than men; however there are always women who are less privileged than the most dominated men. Finally, political oppression operates among women. [See Shulamith Firestone, The *Dialectics of Sex*.]

Gender, race-ethnicity, and class are not natural or biological categories which are unchanging over time and across cultures. Rather, these categories are socially constructed: they arise and are transformed in history, and they themselves transform history. Although societies often rationalize them as “natural” or “god-given,” ideas of appropriate feminine and masculine behavior vary widely across history and culture. Concepts and practices of race-ethnicity, usually justified by religion or biology, also vary over time, reflecting the politics, economics, and ideology of a particular time and, in turn, reinforcing or transforming politics, economics and ideology.\*5

Gender, race-ethnicity, and social class are interconnected, inter-determining historical processes, rather than separate systems. First we must acknowledge that it is difficult to determine whether an economic practice constitutes class, gender or race oppression, for example, slavery in the U.S. South was at the same time a system of class oppression (of slaves by owners) and of racial-ethnic oppression (of Africans by Europeans). But as Louise Kamara concludes in her essay, “Slave Women’s Relations to White and Black Men in America,” in Chapter 9 of this anthology on patriarchy, the oppression of black women was *over-determined* by the power hierarchy that maintained the slave labor system in the southern states.

Blacks had been treated like a chattel by whites whose only purpose was to satisfy their need for labour in the New World. But, despite being forced to work, Black women were victims of sexual abuses on the part of masters whose goals were, on the one hand, to dehumanize slave women and, on the other hand, to show black men their inferiority. For this and the punishment they underwent when they refused their masters’ sexual assaults, slave women can be said to have suffered more than black men during that era of slavery.\*6

Secondly it seems axiomatic that a person does not experience these different processes of domination and subordination independently of one another. As Rebecca Reviere and Vernetta D. Young point out in Chapter 10, “Women in US Prisons: Behind the Bars of the Patriarchy,” there is no generic gender oppression which is experienced by all women regardless of their race-ethnicity or class.

For women of color, the multiplicative effects of a racist and sexist society further reduce opportunities and resources. Many women make their everyday choices constrained by this framework of disadvantage. Some of these choices lead to prison. We do not argue that these women are blameless; we suggest that to appreciate the plight of women in prison, it is useful to examine the social structures rather than simply the individual behavior for these women with little power and few resources.\*7

The descriptive essays in this book illustrate that there is no common experience of gender across race-ethnicity and class, of race-ethnicity across class and gender lines, or of class across race-ethnicity and gender. There is no common experience of gender oppression among women.

Women throughout U.S. history have not experienced a common oppression as women. The experience of gender, race-ethnicity, and class has been a combination of forces determining and differentiating women’s work lives in U.S. history. While the explanatory power of each of these concepts by itself is very limited, together they form the basis of a deep analysis of women’s role in American society.\*8

We conclude this book with a quote from Dr. Caroline de Pottél’s essay, “Envy in the Mind and Interrelations: Toxicity of Patriarchal Culture,” in which she concluded from a life-time of psychoanalytic studies of women :

The journey towards a life of more choice entails less self-absorption or devaluation of the self and idealization of the other. In the context of hierarchies, it means being secure so not to be taken in by the popular culture (a standardized ideal) or the beliefs of the privileged as necessary to feel whole. Instead, each woman and man becomes the best she/he can be, not ... [becoming] obsessed with an external ... [comparisons]. The disparity between self and other becomes more equitable, as the wounds from the past are understood. This allows each woman/man to feel more life satisfaction in areas that are truly meaningful for her/him. The envy evoked in a patriarchal hierarchy can be signals for change, not a life of inner torment. Envy can be recognized, not gotten rid of or inflicted upon others, but an opportunity to open new channels in one’s life.\*9

With this eloquent call for a newly integrated intelligence necessary if we are to come to terms with the realities of our own oppression and of our role in oppressing others, we will close this discussion of the sentient perceptions of patriarchy at its various locations of gestation, apprenticeship and full-blown maturity, and how it has served to reproduce, refine, ultimately secure American cultural hegemony in the “free market” economy.

---

## NOTES

1. The analysis in this conclusion comes largely from two sources: Teresa L. Amott and Julie A. Matthael, *Race, Gender & Work: A Multicultural Economic History of Women in the United States* (Boston: South End Press, 1991), and Anthony Wilden, *Man And Woman, War And Peace* (New York: Routledge & Kegan Paul Inc., 1987). For a contemporary analysis of the patriarchal control of feminine representations, see Sylvie Tissot's article in *Le Monde diplomatique* (February 2008), "Retrospective Celeb Makeover For A Revolutionary" at <http://www.zcommunications.org/znet/viewArticle/16445>, visited 8 February 2008.
2. Sources: World Institute for Development Economics Research, *The World Distribution of Household Wealth*, 2006). <http://www.endgame.org/primer-wealth.html>. Also, compare the economic inequality described in "Scandal at the Fed? Doctoring the Numbers on Wealth Concentration," *Dollars & Sense*, No.125 (April 1987) with James M. Cypher's description in, "Slicing Up at the Long Barbeque: Who Gorges, Who Serves, and Who Gets Roasted?" in *Dollars and Sense, Magazine of Social Justice*, 2007, <http://www.dollarsandsense.org/archives/2007/0107cypher.html>, visited 18 January 2008.
3. Diane E. Lewis, "Inequality among women explored," *Boston Globe*, May 7, 2004, [http://www.boston.com/business/articles/2004/05/07/inequality\\_among\\_women\\_explored/](http://www.boston.com/business/articles/2004/05/07/inequality_among_women_explored/), visited 15 January 2008.
4. Anthony Wilden, *The Rules of the Game, The Strategy of Communication*, New York, 1987, p. 74. See also Antonio Damasio, *Descartes' Error: Emotion, Reason, and the Human Brain* (London, 2005) for a scientific discussion of important epistemological errors concerning our understanding of the human mind.
5. Teresa Amott and Julie Matthaedi, "Seeking Beyond History," in *Race, Gender & Work*, Boston, 1991, pp. 349-356.
6. See chapter 9. "Slave Women's Relations to White and Black Men in America," by Louise Kamara.
7. See chapter 10, "Women in US Prisons: Behind the Bars of the Patriarchy," by Rebecca Reviere, and Vernetta D. Young.
8. Amott Matthael, op. cit., p. 27.
9. See chapter 6, "Envy in the Mind and Interrelations: Toxicity of Patriarchal Culture," by Dr. Caroline de Pottél.